

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 51

Artikel: Une guerre de religion : nouvelle neuchâteloise : (suite)
Autor: Huguenin, O.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Mais tout le monde, parbleu !
 — Vous voyez tout le monde ?
 — Au contraire, nous ne voyons personne ; nous nous calfeutrions dans notre « chez nous ». C'est là encore, dans ce petit nid, que nous avons arrangé à notre goût...

— A la « parisienne ».
 — A la parisienne, si vous voulez ; eh bien, c'est là notre refuge contre tout ce monde embourgeoisé, mesquin, compassé, que l'on voit ici.
 — Et vous allez quelquefois dans le monde ?
 — Jamais, je vous dis.
 — Au théâtre, au concert, au moins ?
 — Au théâtre, ... quelquefois ; quand il y a une tournée avec un acteur ou une actrice en vedette. Nous ne pouvons pas supporter les artistes de la troupe d'ici.

— Naturellement, vous êtes gâtés. A Paris, vous suiviez sans doute les spectacles du Théâtre français, de l'Odéon ? ..

— Peuh ! ... très, très rarement ; c'est trop cher, et puis, il faut faire toilette. Nous allions à Cluny, aux Bouffes, et surtout au Café concert. A Paris, on est sûr, on n'entend que des étoiles.

— Oui, oui, c'est tout le système solaire ; c'est éblouissant. Que voulez-vous, Paris est Paris et Lausanne est Lausanne. Et puis, certainement, dans la grand'ville, vous alliez souvent en dîner ou en soirée ; vous aviez beaucoup de relations, de joyeux amis ? ..

— Eh ben, non, pas seulement ; nous restions chez nous.

— Comme ici ?
 — N'est-ce pas, à Paris, il y a trop de monde ; on ne se connaît pas.

— ... Comme ici. Car enfin, ces bons Vaudois, embourgeoisés, mesquins, défilants, compassés, que vous jugez si sévèrement, vous ne les connaissez pas, et madame les connaît moins encore.

Quand vous voudrez, bien sortir de votre repaire, vous mêler un peu au monde et chercher ici des Lausannois, de Lausanne et non de Paris, vous verrez, j'en suis sûr, qu'ils ne sont pas si désagréables que vous le dites, et surtout qu'ils ne diffèrent pas tant que cela de tous les gens que vous avez rencontrés dans vos séjours à l'étranger.

Croyez-moi, les hommes sont partout les mêmes, à peu de choses près ; il n'y a que l'enveloppe où il y ait quelque différence. Sucez la praline, et vous trouverez l'amande ; tantôt douce, tantôt amère, et cela dans tous les pays et sous tous les climats.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)
 3

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHÂTELOISE, PAR O. HUGUENIN

V (suite)

NON, poursuivit le justicier avec indignation, non, ma parole ! si quelqu'un m'avait rapporté ça de toi, je lui aurais dit : Tu en as menti !

— Voyons, Olivier, il n'y a pourtant pas de quoi se fâcher ! voulait dire Abram-Louis qui devenait cependant cramoisi à vue d'œil. Finalement, chacun son idée.

Sans l'écouter, le justicier continua avec amertume :

— Pour des *Ponliers*¹, avaler ça, encore passe ; mais un communier de la Sagne, qui a été baptisé par M. Jean-Frédéric Perrot, qui a eu le privilège de faire ses « six semaines » et de « ratifier » avec M. Jean-Pierre Cartier, qui a présentement l'honneur, en sa qualité d'ancien d'Eglise, de faire partie d'un consistoire présidé par notre vénérable et vénéré pasteur, M. Charles-Daniel Prince, se laisser

¹ Habitants des Ponts.

Excusez-moi, mais vous me paraissez être de ceux — ils sont légion — dont mon vieil oncle Abram disait « qu'ils ne sont bien qu'ouï ils ne sont pas »... Diable ! déjà 3 heures. Au revoir !
 J. M.

Sinistrés de Malley.

Nous recommandons chaudement la *soirée de bienfaisance* qui sera donnée, ce soir, à la Maison du peuple, par l'*Harmonie lausannoise*, le *Théâtre du Peuple*, avec le concours de Mlle Luquiers, cantatrice, de M. Birnbaum et de quelques zofingiens. — Programme des plus attrayants.

L'Histoire sainte. — Un papa dit à son fils :

— Connais-tu bien ton Histoire Sainte ?

— Oui, papa.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est qu'Adam ?

— Oh ! papa, je n'en suis pas encore là !

POURQUOI LES FEMMES

ONT LA TÊTE DU DIABLE

Les gens de Clucy-sur-Salins, dans le Jura français, redisent dans leur patois cette facétie populaire, qui a cours en Franche-Comté depuis des siècles et que comprendront tous les patoisants.

Jésus-Christ et pu saint Pierre se promouenant su lo rivo de lo mer. Tout d'un cô, i voya lou diable et pu no fonno (onna fenna) que se bottevant de l'autro rivô. Alors lou bon Dieu dit o saint Pierre : « Vo t'a vitou me lès décombotte. »

Saint Pierre se dépatze d'obéi o son maître e kma i martzève ausse bin su l'âgue que sur lo tarro, l'arrivo la dà ra de ta ; et pu, ma foi, kma i lès voit toudze de ple en ple annourtsis l'on contre l'autro, i nê fa ne fon ne do : i tire se n'épée et ieux còpe lo tétô. Là dessus, i s'en retouône kma se de ra n'était, vâ Jésus-Christ que l'attendève et i li raiconte kma lo fâ.

En entendant ça, voilà que lou bon Dieu se met en coulère, et li dit en topant di pié : « Mâ ! bougre d'innocent ! i ne t'ovèvou pas dit d'ieux còpe lo tétô : Pra-me bin vitou Dzan que delodze, et vo-t-o en mon mon ieux remettre. »

Voilà mon pôrou saint Pierre tout penou et so tîo couito que retrouvâche ne secondo vois, et que se met en besougne de réquémôder so nigouedouillier. Mâ l'ovève ne tétô fretto et tétomat coueto, tant l'ovève poue que lou bon Dieu ne s'impatientisse, que les uioux li trebeillévât se bin qu'i pra lo tétô de lo fonno qu'i met su

entraîner si aisément dans l'erreur par un jeune ministre qui met des doctrines humaines en lieu et place de celles des saintes Ecritures, je te le dis, Abram-Louis, c'est un reniement qui vaut celui de saint Pierre ! Plaise à Dieu que tu t'en relèves comme lui par la repentance !

Convenez qu'il eût fallu être un ange de patience pour accepter cette sortie avec égalité d'âme. Or, monsieur l'ancien, si ami de la paix qu'il fût, n'avait pas le tempérament d'un ange, mais bien celui d'un homme terriblement sanguin. Aussi ne lui fera-t-on pas un crime d'avoir répliqué du ton d'une amère ironie et la face empourprée :

— Bien obligé, monsieur le justicier, je te rends grâce d'en être resté à saint Pierre ; j'ai vu le moment, Dieu me pardonne ! où tu m'allais accoupler à Judas ! Rénégat, c'est déjà assez dur à avaler : il n'aurait plus manqué que de m'appeler traître !

Ce disant, le pauvre ancien, profondément blessé, tourna sur ses talons et se mit à descendre la charrière à pas précipités. Le justicier, l'air digne, le suivit à grandes enjambées, mais sans chercher à le rejoindre, pour ne pas avoir l'air de reconnaître qu'il avait manqué de mesure. Et cependant, au fond du cœur, il éprouvait un vrai remords d'avoir été si sévère. Mais l'orgueil, ce maudit orgueil qui a fait tant de mal à la pauvre humanité depuis le commencement du monde, l'empêcha de crier : « Attends-moi, Abram-Louis ; j'ai été trop vif ; ne m'en veux pas, touchons-là. »

lou couô di diable et pu cto di diable qu'i met su lou cou de lo fonno.

Et voilà kma quai lès fonnets ont lo tétô du diable.

LES LIVRES DE CHEZ NOUS

Au Foyer romand, étrennes littéraires pour 1908. Lausanne. — Payot et Cie.

Pour la vingt-deuxième fois, l'excellente publication que dirige avec une si parfaite compétence M. Philippe Godet est apparue sur la table de tous ceux qu'intéresse la vie de notre pays romand. Pour ceux-là, il n'en est pas de plus impatientement attendue. Ils savent qu'ils y trouveront une image fidèle de ce que nos écrivains ont produit dans le domaine de l'art et de la pensée, un écho de nos préoccupations les plus hautes, un témoignage de la vitalité croissante du petit pays mollement assis entre les Alpes et le Jura.

Seule, la chronique de M. Godet suffirait à justifier le succès croissant du *Foyer*. Trente pages d'un style alerte, riches de faits et de pensées, résumant avec concision et clarté les événements les plus significatifs de l'année écoulée : c'est un régal qui ne court pas les livres et que M. Godet nous sert avec un tour de main qui n'appartient qu'à lui.

M. René Morax ouvre la série des « morceaux littéraires ». Avec une douloureuse acuité de pensée, il a étudié les ravages causés dans une âme ardente et sincère par le « démon de l'analyse ». Ces pages fortes et vibrantes portent bien la marque de son riche tempérament d'écrivain. M. Gustave Kraft disserte agréablement sur la télégraphie sans fil. M. Benjamin Vallotton conte avec beaucoup de verve l'histoire savoureuse d'une vieille femme, d'un prunier et d'un mauvais « petit saint ». M. Gaspar Vallette a rapporté de Bohême les spirituelles « notes d'un baigneur ». Mlle Eugénie Pradez fournit un nouveau cas de psychologie sentimentale ; c'est de tout repos. M. Louis Courthion a campé avec vigueur la rude et grande figure du guide Héliarion dont la mort tragique est « le triomphe de l'Alpe sauvage sur son dompteur obstiné ».

Après l'étude consciencieuse et précise consacrée par M. Eug. Secretan aux vallées de St-Nicolas et de Saas, on lira avec un plaisir tout particulier les pages éloquentes dans lesquelles M. Hubert Matthey parle, avec une émotion communicative, de « la poésie de la montagne ». M. Matthey est un alpiniste doublé d'un écrivain ; c'est une rencontre plus rare qu'on ne le croit. Enfin, à propos d'« Extension commerciale », M. Albert Bonnard dénonce avec infiniment de bon sens et d'énergie l'esprit de lucre qui tend de plus en plus à corrompre la politique, le journalisme et toutes les branches « désintéressées » de l'activité humaine. C'est là d'excellente et nécessaire besogne.

Les poètes, sans lesquels le *Foyer romand* ne

D'ailleurs Olivier Vuille n'avait pas l'habitude de céder ; quand il différait d'opinion avec Abram-Louis, c'était généralement ce dernier qui faisait le sacrifice de la sienne sur l'autel de l'amitié. « Il va s'arrêter au bas de la charrière, » se disait le justicier en maintenant sa distance.

L'ancien trotteait toujours ; il arriva à la grande route, et sans regarder en arrière, tourna le coin de la maison d'Esaië Vuille, le cousin d'Olivier, et continua son chemin. « Bah ! pensa le justicier en pressant un peu le pas, il m'attendra vers notre charrière ; on ne peut pas se quitter comme ça ! »

Il se trompait ; Abram-Louis passa outre, comme si depuis quarante ans il n'avait pas eu l'habitude de faire un bout de causette chaque dimanche, à l'entrée de ce chemin. Quelques pas plus loin il rejoignit le pasteur et son escorte, et poursuivit sa route sans détourner la tête. S'il eût jeté un regard par-dessus son épaule, il eût vu le justicier planté à l'entrée de sa charrière, aussi immobile que la femme de Lot changée en statue de sel.

VI

C'était par un beau dimanche de la fin de l'été que ces choses se passaient. En traversant la vallée, Olivier Vuille n'eut pas un regard pour les beaux regains frais et drus que les pluies douces, survenues après les fenaisons, faisaient pousser à vue d'œil. Avec une souveraine indifférence, il

serait plus romand, sont fort honorablement représentés cette année par Henry Spiess, J. Choux, Albert Malsch, Georges Rigassi, Jean Violette, Albert Rheinwald, Henri Odier, Berthe Kollbrunner-Lee-mann. P. P.

Primes du « Conteur ».

Ensuite d'arrangement avec les éditeurs, MM. Payot et Cie, nous offrons, en prime, à nos abonnés, les ouvrages suivants, à des conditions exceptionnellement favorables :

<i>Causeries du Conteur vaudois</i> , 1 ^{re} série (2 ^e édition), illustrée, au lieu de fr. 1.50	1 —
L. MONNET. <i>Au bon vieux temps des diligences</i> , au lieu de fr. 1.—	50 —
A. CÉRÉSOLÉ. <i>A la veillée</i> , au lieu de fr. 3.—	1 —
— <i>Voix et souvenirs</i> , au lieu de fr. 3.50	1 —
CORNUT. <i>Regards vers la montagne</i> , au lieu de fr. 3.50	1 —
— <i>Le testament de ma jeunesse</i> , au lieu de fr. 3.50	1 —
RENARD. <i>Autour des Alpes</i> , au lieu de fr. 3.50	1 —
LE PÈRE GRISÉ. <i>Images lausannoises</i> , au lieu de fr. 4 —	2 —
BLAÏKIE. <i>David Livingstone</i> (2 vol.) au lieu de fr. 7 —	2 —
FAVRAT. <i>Mélanges vaudois</i> , au lieu de fr. 3.50	1 —
<i>Foyer romand</i> (années 1887 à 1903), au lieu de fr. 3.50	1 —

Jeunes filles et piano.

QUELLE place convient-il de faire au piano dans l'éducation des jeunes filles ?

Telle est la question qui fut un jour posée à Gounod, l'immortel auteur de *Faust*. Voici sa réponse :

« Cher monsieur,

» Vous me demandez mon avis sur la part qu'il convient de faire à l'étude du piano dans l'éducation des jeunes filles ?

» La réponse me paraît des plus simples : *le moins de temps possible pour celles qui ne doivent pas en faire leur profession.*

» Voilà mon sentiment tout cru ; je vous le livre.

» Bien à vous, CH. GOUNOD. »

Il y a abus, c'est incontestable. Toute jeune fille sortant de pension est censée savoir jouer du piano ; il semble même qu'éducation des jeunes filles n'a pas d'autre but que de leur faire apprendre quelques morceaux qu'elles exécutent « devant le monde » après s'être fait plus ou moins prier.

frôla au passage les tiges vigoureuses et déjà jaunissantes du champ « d'orgée » qui fait son orgueil, car il l'avait semé lui-même, et c'était le plus grand, le plus égal, le plus avancé des « plans ». Il ne s'arrêta pas, suivant sa coutume, pour prêter une oreille charmée au gai tintement de clochettes remplissant le pâturage communal, depuis la Rochetta jusqu'à la Corbatière. Non, la tête penchée, le front chargé de nuages, les lèvres pincées, le justicier allait droit devant lui, ne voyant ni n'entendant rien. Il souffrait d'autant plus de la rupture qui venait d'avoir lieu, que ce désastre était son ouvrage, et que son inflexible orgueil, il le sentait bien, l'empêcherait de faire la moindre démarche pour le réparer. Abram-Louis ferait-il les avances cette fois ? Olivier n'osait l'espérer : jamais son pacifique ami n'avait pris la mouche à pareil point.

Le dîner fut silencieux à la scierie des Quignets. Le lard et les choux apprêtés par madame la justicière pouvaient bien être exquis ; mais qui est-ce qui eût trouvé du plaisir à les manger, en face du visage rigide et préoccupé du chef de famille ? En femme soumise et qui connaît les faiblesses de son seigneur et maître, M^{me} Vuille se garda bien de lui poser la moindre question. Quant aux deux fils de la maison, garçons de quatorze et de quinze ans, ils savaient ce qu'ils avaient à faire en pareille occurrence, et n'ouvrirent la bouche que pour man-

¹ Mélange d'orge et d'avoine.

Le plus grand nombre ne sont pas musiciennes et souffrent réellement du supplice qu'on les oblige à imposer aux autres.

Dès qu'elles sont mariées, elles ferment leur piano et ne l'ouvrent plus.

Pendant un certain temps il a été de mode, pour les jeunes filles, de faire des aquarelles. Ce que l'on a gâché de papier et de couleur est inimaginable. Quand on a été bien convaincu que les artistes du dessin sont des privilégiés, on a eu le bon sens de renoncer à l'aquarelomanie.

Pourquoi ne ferait-on pas de même pour le piano ?

Comme le dessin, la musique est un art.

Que les jeunes filles bien douées se consacrent sérieusement au piano, rien de mieux ; mais que les autres en restent aux éléments de la musique, afin de ne rien ignorer ; mais qu'elles ne soient pas soumises aux exercices « énervants pour elles et pour les personnes qui les entourent ».

Oui, l'art, qui est un privilège de nature, doit être traité comme une exception dans l'éducation générale.

Les jeunes filles qui ont le feu sacré musical ne seront pas retardées dans leurs études par le temps consacré au piano ; elles feront ces études spéciales avec goût et passion ; j'ajoute qu'elles les continueront au sortir de la pension ou du lycée ; tandis qu'il n'est nullement prouvé qu'elles cultiveront les connaissances multiples et approfondies qu'on exige d'elles pour leurs examens.

La réforme de l'enseignement des jeunes filles a été un bienfait. Leur intelligence est développée et ornée de telle sorte qu'elles deviennent des compagnes dignes de leurs maris, si instruits qu'ils soient eux-mêmes.

Cependant, il me semble qu'on pousse la science bien loin, et qu'on néglige par trop l'instruction pratique de la femme.

Les jeunes filles de la bourgeoisie sont élevées comme si elles devaient toutes avoir une femme de chambre et une cuisinière ; elles ne savent pas faire un raccommodage ; elles ne se doutent pas de ce qu'il faut pour assaisonner un poulet sauté !

Eh ! Eh ! Il faudra descendre de ces hauteurs phosphorescentes dans la réalité du terre à terre.

On connaît des jeunes femmes qui se sont mises résolument à l'ouvrage ; elles ont appris à coudre, à tailler un vêtement pour leur enfant, à chiffonner des rubans pour rajeunir un chapeau.

ger. « Il a eu une « pique » avec quelqu'un, se disait madame la justicière en jetant des regards furtifs à son mari qui avalait son lard et ses choux de l'air d'un homme qui enterme un de ses proches ; je m'étonne avec qui ? C'est rapport à des affaires de commune, ou du fonds des Vuille, sûrement ; peut-être à l'endroit de la pâture de Sandoz ; ils ont toujours quelque chose à tracasser ensemble à cause des barres et des bornes ! Enfin, on le saura bien ; il n'y a qu'à avoir de la patience. »

Elle en eut jusqu'au soir de la patience, mais au moment d'aller au lit, quand les garçons se furent retirés pour la nuit, elle risqua une question timide :

— Alors, Olivier, il y a quelque chose qui te tracasse ?

D'abord, le justicier se fit un peu tirer l'oreille pour répondre ; quand il s'y décida, ce fut en posant à son tour cette question à madame la justicière d'un ton solennel :

— Héloïse, comment as-tu trouvé le sermon de ce matin ?

Sa femme le regarda d'un air inquiet :

— Mais voilà, fit-elle évasivement ; monsieur le ministre des Ponts prêche bien : on l'entend tout au fond du grand « chantier » comme si on était dans le chœur. C'est sûr qu'étant plus jeune que M. Prince...

Monsieur le justicier croisa les bras d'un air digne et l'interrompit sévèrement en ces termes :

— Héloïse, réponds à ce qu'on te demande ;

Celles-là aiment leur mari.

Les autres... les autres, disait Thomas Grimm, elles courent les magasins jusqu'à ce qu'elles courent les aventures.

Tout ceci ne cadre pas très bien avec les idées féministes actuelles. Soit, mais nos aimables lectrices voudront bien reconnaître qu'il y a cependant du vrai dans les lignes ci-dessus.

Au hasard de la conversation.

— Oh ! pour sûr, je ne sais pas où nous allons. Il n'y a plus d'enfants. A présent, vous voyez des gamines de quinze à seize ans, pas plus, qui filtrent déjà, en pleine rue, avec des jeunes pommeaux qui n'ont pas encore un poil sous le nez.

— Que voulez-vous ; c'est de notre temps, c'est le progrès.

— Le progrès ! Ah ! il est joli le progrès. Mais ça me fait justement penser qu'il y en a quelques-uns qui doivent rudement lui en vouloir. Ainsi, ce pauvre M^{...}, le professeur de mathématiques ; eh bien, il vient de donner sa démission.

— Ah ! oui. Il est vrai qu'il n'est plus jeune. Il a besoin de repos.

— Sans doute. Mais ce n'est pas seulement ça. Vous concevez que maintenant toutes ces mathématiques ont changé. Il ne peut plus les enseigner, le bon sens...

— Ah ! vous croyez ?

— Alors !

La semaine-attractions.

Le Théâtre tient deux succès qui lui vaudront, et avec raison, plusieurs salles comblées : *La Dame de chez Maxim's*, le plus joyeux des vaudevilles, et l'*Agilon*, le beau poème dramatique de Rostand. Ces deux pièces sont admirablement interprétées et montées avec un grand luxe de mise en scène.

Demain soir, dimanche, troisième de la *Dame de chez Maxim's* ; jeudi prochain, 26 décembre, deuxième de l'*Agilon*.

Au Kursaal, cette semaine, débuts nombreux et variés. Le spectacle est des plus attrayants. Ce soir, samedi, début des « Aspiettis », série de tableaux de marbre, et les « Sœurs Marletti », trio de danses. Demain, dimanche, en matinée, commenceront les « Dambrevil », duettistes aux fenêtres fleuries. Enfin deux parties de vues magnifiques au Cinéma-Omnia. Que pourrait-on vouloir de plus !

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

qu'est-ce que tu dis « du sermon ? »

— Eh bien ! voilà... il me semble... mais peut-être que je n'ai pas bien compris...

— Pas bien compris ! C'était pourtant assez clair. Il a dit, ni plus ni moins, en tordant la sainte Ecriture, qu'il n'y aura pour les méchants, après cette vie, ni étang de feu et de soufre, ni ver qui ne meurt point, ni feu qui ne s'éteint point, ni enfer, ni tourments éternels ; que tout cela, ce n'est que des manières de parler ; que le Seigneur et les apôtres comprenaient l'affaire tout autrement que la vénérable classe ne l'entend aujourd'hui, et que lui, Petitpierre, avait découvert la vraie interprétation, à savoir que les méchants ne seront punis que juste à point pour qu'ils s'amendent. Voilà comme il arrange les choses ! A présent, qu'est-ce que tu en dis ?

Mise en demeure de se déclarer pour ou contre la nouvelle doctrine, madame la justicière qui n'aimait rien tant que la paix domestique, répondit d'un ton conciliant :

— Eh bien ! Olivier, en toute conscience, je ne m'en « échauffe » pas ; qui est-ce qui sait ce qui se passe dans l'autre monde ?

Son mari la regarda sévèrement :

— Qui, Héloïse ? et la Bible, est-ce qu'elle ne le sait pas, dis ?

(A suivre.)